

les 17 et
18 janvier
à 20h
à hTh (Grammont)

GĒNESIS 6, 6-7

Mise en scène : Angélica Liddell / Compagnie Atra Bilis Teatro

PROJECTION

Angélica, [Una Tragedia] de Manuel Fernández-Valdés
Lundi 15 janvier à 19h45 au Diagonal

h h
h

DOSSIER DE PRESSE

contacts presse : Claudine Arignon

04 67 99 25 11 / 06 76 48 36 40 / claudinearignon@humaintrophumain.fr
florianbosc@humaintrophumain.fr / 04 67 99 25 20



RENCONTRE

avec l'équipe artistique à l'issue de la représentation le 18 janvier



NAVETTE HTH

La navette hTh vous attend Place de France (Odysseum), dès 19h, et réalise plusieurs rotations jusqu'à 19h 40.

Pour rentrer en ville : rotations de la navette jusqu'à 1h20 après la fin de la représentation, arrivée Place de l'Europe (Antigone).



PROJECTION

Angélica, [Una Tragedia] de Manuel Fernández-Valdés

Lundi 15 janvier à 19h45 au Diagonal

Production : Ester Rodríguez-Sánchez
Caméra : Manuel Fernández-Valdés
Prise de son : Ramón Fernández et Fernando Carmena Barrachina
Montage et voix off : Manuel Fernández-Valdés
Montage sonore : Álex F. Capilla
Mixage: Sergio Testón
Réalisation numérique: Juanjo Carretero
Colorisation : Ximo Michavila
Sous-titres : Pequerrecho Subtitulación
Production : Ordenpropia
Genre : documentaire
Durée: long métrage (83 min.)
Version originale : espagnol
Versions sous-titrées en français.

Ce documentaire présente la relation agitée et intime entre la création et la vie que la dramaturge, metteur en scène et actrice Angélica Liddell établit dans chacune de ses œuvres.

Lorsque le réalisateur Manuel Fernández-Valdés voit pour la première fois une pièce d'Angélica Liddell, il sait qu'il est en train d'assister à « un rituel sacrificiel d'une femme en transe qui expose sans pudeur son intimité. Une femme folle qui suscite compassion et crainte ». Après ses deux long-métrages, *Manuel y Elisa y Fraga* (2008) et *Fidel sin embargo* (2012), Manuel Fernández-Valdés décide de faire le portrait d'Angélica.

Angélica [una tragedia] est un film sur une dévote de l'art, et sur la relation tumultueuse qui unit la création et la vie. Son théâtre autobiographique expose la douleur la plus intime d'Angélica Liddell, et le film reflète comment cela affecte l'essence même de son travail et toutes les personnes qui travaillent avec elle. Chacun devra décider jusqu'où il est prêt à aller avec elle. Et le réalisateur n'est pas exempt de cette expérience. « Ce n'est pas un film sur la façon dont une artiste crée une pièce, mais sur comment elle crée sa vie. Seule devant un miroir. », explique Fernández-Valdés.

EXPOSITION / INSTALLATION

programme en cours



les 17 et
18 janvier
à 20h
à hTh (Grammont)

GÈNESIS 6,6-7

Mise en scène : **Angélica Liddell / Compagnie Atra Bilis Teatro**

Texte, scénographie, lumières et costumes **Angélica Liddell**

Interprètes **Juan Aparicio, Tania Arias Winogradow, Aristides Rontini, Sindo Puche, Angelica Liddell, Yury Ananiev, Sarah Cabello Schoenmakers, Paola Cabello Schoenmakers, Borja López**

Avec la participation de **Myriam Haluza** et **Loréna Palassin**

Assistants lumières **David Benito/ Octavio Gomez**

Directeur technique **David Benito**

Régie son **Vincent Le Meur/ Sandra Vicente**

Régie lumières **Octavio Gomez**

Régie plateau **Roberto Baldinelli**

Production **Gumersindo Puche**

Assistant de production **Borja López**

Production Fondazione Campania dei Festival – Napoli Teatro Festival Italia, Iaquinandi, S.L.

En coproduction avec Teatros del Canal (Madrid), Humain trop humain – CDN Montpellier

Avec le soutien de la Comunidad de Madrid, et de l'INAEM - Ministerio de Educación, Cultura y Deporte.

Spectacle en espagnol et russe surtitré

Avis au public : des scènes de ce spectacle peuvent heurter la sensibilité de certains spectateurs

durée 1h40

Tarifs
de 5 à 20€

Billetterie du théâtre
Tél. 04 67 99 25 00
Domaine de Grammont Montpellier
du lundi au vendredi de 13h à 18h

Achat de billets en ligne sur www.humaintrophumain.fr



© LUCA DEL PIA

Génesis 6,6- 7 est la troisième partie de la *Trilogie de l'Infini*. Une guerre pour résoudre le problème de la beauté, une guerre par nostalgie de la beauté. Avec ses trois parties unies par la violence que nous renvoie notre rapport intime avec nos instincts, avec notre lucidité démente, avec nos émotions, la Trilogie est un voyage qui part du feu intérieur de la réclusion d'Emily Dickinson (Cette brève tragédie de la chair) en passant par la terreur conçue comme acte d'amour (Que ferai-je, moi, de cette épée ?) jusqu'à atteindre la porte des étoiles, c'est-à-dire notre désir de revenir à l'obscurité, à un état antérieur à la matière, antérieur au sperme, antérieur à la parole, antérieur à l'attente.

Issue de l'univers poétique de l'Ancien Testament et de l'énergie mythique de Médée, cette Genèse s'accorde avec la colère de Dieu pour rendre le monde aux ténèbres, un monde épuisé de supporter sa propre misère, un monde qui ne trouve de solution ni dans le matérialisme ni dans la philosophie mécaniste, mais plutôt dans une sacralité verticale, un monde qui ne peut plus continuer d'attendre et veut disparaître. Mais ce qui est le plus important, c'est la révélation qui unit la descendance à la parole, c'est-à-dire le mystère de la création qui repose sur l'analogie entre le verbe et la fécondation. Ainsi, en éliminant la parole, on élimine directement le fait même de créer. Au final, il s'agit une fois de plus de soulever le problème de l'invisibilité, l'équivalence entre Dieu et cet « horizon des événements » en certains points de l'univers, ces trous desquels même la lumière ne reviendrait pas, mais que néanmoins nous nommons et nous décrivons pour calmer notre angoisse, notre vide, notre soif d'éternité.

Comment donc vivre avec l'infini et avec la descendance infinie ? Peut-être en rassasiant un antique besoin de destruction. Quelle est la part d'antiquité qui réside dans chacune de nos naissances et dans chacun de nos décès, quelle quantité d'infini quelle quantité d'éternité ? Cette pièce n'est pas une réponse à ces questions, mais plutôt une constellation de symboles que ces questions déclenchent /libèrent dans notre inconscient, l'entendable n'étant pas la mesure de toute chose.

« L'essence de la création consiste à transgresser toutes les lois que nous sommes normalement obligés de respecter dans la vie. La première loi est de NE PAS TUER. L'origine de la tragédie est la transgression de la loi : la désobéissance au calcul de la raison est ce qui nous met en contact avec l'essence de l'émotion humaine, avec notre ETRE PRIMITIF. Cette transgression est poésie, et elle se déploie dans l'espace du sacré. Le divin est excès. L'insatisfaction est transcendance. La peur libère. »

ENTRETIEN

[...]

Ce désir est-il lié à l'état du monde ?

Il semble que l'homme doit être expliqué par une théorie économique, matérialiste, et je crois que cela a castré une partie qui nous appartient, la part spirituelle, notre relation à l'âme. J'aimerais estomper la ligne qui sépare l'Histoire de l'être humain de l'éternité.

Je réclame de l'irrationnel, du mythique ; il faut travailler en allant en profondeur et dans l'obscurité de la conscience. Il y a comme un totalitarisme du politiquement correct, de ce que l'on peut dire sur scène, de ce qui est bénéfique pour la société. Ma relation avec le public ne se place pas de ce point de vue là mais dans l'idée de rendre une intimité avec l'esprit, avec les émotions.

L'universalité passerait-elle par une esthétisation de la beauté ?

La beauté est nécessaire pour transmettre les idées et les sentiments ; sa recherche est dangereuse, escarpée et violente. C'est presque une guerre, dans laquelle on reste dans la solitude, la douleur, l'isolement, la folie, pour trouver l'État idéal où la loi de l'État et la loi de la beauté s'unifient.

Je propose un périmètre rituel où je pense que la loi de la beauté peut gagner, qu'elle peut triompher par-delà la loi de l'État.

[...]

Que diriez-vous sur votre relation avec le public ?

J'envisage la relation avec le public comme une relation amoureuse, comme avec un amant. Je n'aime pas la discorde ou l'affrontement, même si cela fait partie de la rencontre. Je voudrais qu'une histoire d'amour naisse entre le public et l'œuvre.

Comment passez-vous de l'écriture à la scène ?

Je peux travailler mes textes à partir d'un journal intime ou de notes que je prends, elles commencent à faire partie de la dramaturgie. Très souvent, le travail est concentré dans le temps avec la même idée, la même obsession. Les textes sont comme des partitions de musique, répétés tous les jours ; ils doivent être exacts. Avec les acteurs, il y a beaucoup d'intensité et d'exigence.

[...]

Entretien avec Angélica Liddell par Kristina D'Agostin, Carnet d'Art N°8, 18 novembre 2016, extraits

«Genèse 6, 6-7 est la mise en scène de la perte et de la reconquête de la beauté à travers un acte destructeur. Seule la guerre en tant que réalité qui anéantit nous ramène à l'origine, au point zéro de l'existence, c'est en fait dans le geste hors-la-loi que consiste l'essence propre à la création »,

Angelica Liddell.



« LES RÉSURRECTIONS D'ANGÉLICA LIDDELL : GÉNÉSIS 6, 6-7 »

EXTRAITS

De la théorie au mystère

La « Béatitude » serait un mot-clé en relation avec la *Trilogie de l'infini* (2016), dans laquelle s'inscrit *Génésis 6, 6-7*, et le cycle précédent des *Résurrections* (2015). Avec ces œuvres récentes, Angélica Liddell (1966, Figueras) a fini par devenir un prédicateur dans le désert et elle confondait création et créationnisme (la doctrine qui prétend que les êtres vivants sont nés d'un acte créateur). C'est une excentricité, dans le sens strict du terme, de parler de Dieu (que ce soit du Dieu absent ou bien de la figure mystique du « bien-aimé »), dans un monde où ce qui est véritablement universel, le veau d'or, c'est le marché. Mais on ne peut pas parler ainsi, aussi crûment, du Tout-Puissant, et une blasphématrice ne se convertit pas sans d'abord s'être confrontée aux pouvoirs factuels, à son propre courant (la culture, pas l'art) et aux mini pouvoirs collaborationnistes, en particulier la famille (...).

Angélica est née en plein essor de la période franquiste. Fille de militaire, son enfance s'est passée dans l'ambiance des casernes, où se révélait déjà, en puissance, la « tare de la sensibilité ». Un besoin émergent d'expression se manifeste dans les premiers jeux, où sont déjà présents la figure de Dieu et la sexualité. À l'âge universitaire, elle est déçue par l'académie (diplôme en psychologie et école supérieure d'art dramatique). C'est ce qui l'oriente vers un parcours solitaire et solipsiste, profondément personnel (...). Son nom commence à résonner dans les espaces alternatifs à partir du *Tryptique de l'affliction* (2001), récits scéniques sur la figure du monstrueux invisible : la perpétuation institutionnelle du malheur (...).

« Ma voix est faite de sandales.

Est-ce que je vais y arriver un jour ? »

Les animaux non humains (chiens, mais aussi poissons, chevaux, loups ...) font des incursions violentes et constantes dans les œuvres d'Angélica, qui dans *Génésis 6, 6-7*, rêve d'avoir « la langue épuisée d'une chienne massacrée ». On pense à Joseph Beuys, et avec lui au fantôme de l'instinct dans une société déshumanisée où coexistent le pire du droit naturel et du droit civil à travers le contrat social / le terrorisme d'État et l'économie comme « forme de crime ». Les animaux sont maîtres de cérémonie, en tant que boucs émissaires ou Christs idiots auxquels Liddell se rend sensible. On pourrait dire avec Hegel : « Pauvres chiens ! Ils veulent vous traiter comme si vous étiez des hommes ! ». L'étranger joue aussi le rôle de bouc émissaire, de géant vulnérable, Goliath.

On a beau tuer son chien en l'accusant de la rage, cette dernière se nourrit de nouveaux mécanismes dans une étape

de maturité expressive. Chez Liddell, s'unissent la tragédie intime, déjà présente dans d'anciennes œuvres comme *Monologue nécessaire pour l'extinction de Nubila Walheim* et *Extinction* (2003) et *Ma relation avec la nourriture* (2004), et les richesses du mythe et du conte ; ainsi que l'exploration pertinente des pratiques corporelles. Un exemple de cette conjonction est *La maison de la force* (2009), spectacle pour lequel elle a reçu le Prix national de littérature dramatique et qui lui a offert, avec *L'année de Richard*, les ovations du Festival d'Avignon 2010. Ensuite, avec *Le centre du monde*, connu comme *La trilogie chinoise*, elle va continuer à pratiquer l'auto-ethnographie à travers un personnage, « Angélica », qui souffre comme si elle représentait toute l'espèce humaine. (...). « Que ferai-je, moi, de cette épée ? », se demande-t-elle dans une de ses dernières pièces. L'épée est l'écriture, le couteau qu'empoigne Abraham dans le sacrifice poétique. Sa poésie a quelque chose de gênant, une sorte d'indécence : qui oserait consacrer une œuvre à la scatologie et parler, comme elle le fait, des attentas du 13 novembre à Paris ? Comme si la personnalité de Sade s'était incarnée dans le théâtre : « s'il y a encore quelque chose que les gens ne veulent pas entendre – déclare l'auteure, c'est ce qu'il faut dire (...). Seulement à travers la poésie peut-on rendre visible ce que personne ne veut voir ? ». Ce don, l'indécence, l'oblige, en dépit d'une cohérence artistique absolue à une réinvention permanente, comme l'Alice de Lewis Carroll, dont elle tire son nom de scène. La sibylle, la rhapsode et la rock star meurt et renaît de ses cendres et dans *Génésis 6, 6-7*, promet « de fêter ses 15 ans ». Réinvention (ou art de la survie) et déterritorialisation (...).



Recréer le monde dans sa totalité, scatologie et cosmogénèse.

(...) L'Apocalypse plane encore dans *Génésis 6, 6-7*, où observant telle une statue de sel la destruction de Sodome, Liddell se demande « pourquoi la catastrophe est si lente ». Mais il s'agit d'un millénarisme reconstituant, parce que, comme dit Mircea Eliade : « La nouvelle création ne peut avoir lieu tant que ce monde ne sera pas définitivement supprimé (...) pour le recréer dans sa totalité ». Pendant ce temps, et contre ceux qui la considèrent nihiliste, elle trouve une solution dans la dialectique positive « tout ce qui n'existe pas m'appartient » et assume le projet de recréer (sublimier ?) le monde, le renommer (...).

Comme dans la *Genèse* originale, dans la sienne le mot performatif est fondamental, mais également la peur et le fantasme de l'aphonie (ses cris ne s'approchent-ils pas du vœu de silence dans une société laïque ?). Après Emily Dickinson, c'est maintenant la poète Sylvia Plath qu'elle invoque, celle qui a choisi précisément le mutisme en plongeant sa tête dans

un four. C'est seulement à partir d'un coma profond de la voix comme celui-ci ou comme celui des yeux des animaux, qu'on pourrait ébaucher un glossaire pour rendre justice à l'abject, ce qui est à l'intérieur, en trouvant une issue à son désir : « Si quelqu'un pouvait lire ce qui est à l'intérieur de moi ».

L'abject a aussi à voir avec son contraire, et elle (qui connaît l'union inexorable de la science et de la folie, de l'anus et de la bouche) et est maîtresse de l'oxymore dans ses rôles d'écrivain, de metteur en scène et d'actrice, a vaincu une contradiction majeure : ce qui a à voir avec une parole ressentie organiquement ou, ce qui revient au même, une parole charnelle. Mais, au-delà de la chair, dans cette nouvelle étape du sacré, où elle est la fiancée de la mort, la devineresse de l'invisible, la véritable frontière est l'ineffable, et, comme dans ses travaux précédents, la problématique est celle de la beauté (même si la beauté est un prototype à refonder).

María Velasco, « Les résurrections d'Angélica Liddell : *Génésis 6, 6-7* », extraits



ANGÉLICA LIDDELL

Née à Figueras (Gérone) en 1966, Angélica Liddell fonde la compagnie ATRA BILIS TEATRO en 1993. Ses œuvres ont été traduites en français, anglais, russe, allemand, polonais, grec, portugais, japonais et italien.

Ses dernières pièces, *L'Année de Richard*, *La Maison de la Force*, *Maudit soit l'homme qui se confie en l'homme*, *Tout le ciel au-dessus de la Terre (le syndrome de Wendy)*, *Le Cycle des Résurrections* et plus récemment *Que ferai-je, moi, de cette épée ?* ont été créées dans des lieux aussi prestigieux que le Festival d'Avignon, le Wiener Festwochen, la Schaubühne de Berlin, le Théâtre de l'Odéon à Paris, parmi de nombreux théâtre d'Europe, d'Amérique et d'Asie.

En 2012 elle a reçu le Prix National de Littérature Dramatique du Ministère de la Culture espagnol, et a été récompensée en 2013 du Lion d'argent à la Biennale de théâtre de Venise. Elle a également reçu le prix de littérature LETEO 2016 et en 2017, elle est nommée Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres par le Ministère de la Culture et de la Communication de la République française.

PROCHAINS SPECTACLES



LES GRANDS

Conception et mise en scène : Fanny de Chaillé



John-Harver Marwanny + Adolf Hibou



LES VAGABONDES

ÉLOGE DE LA POTENTIALITÉ ET DES JARDINS QUANTIQUES
D'Alain Béhar

Serres Municipales de Montpellier,
Centre Horticole Pierre Richer de Belleval, Domaine de Grammont



Domaine de Grammont
CS 69060 - 34965 Montpellier cedex 2
Billetterie : 04 67 99 25 00
Administration : 04 67 99 25 25
www.humaintrophumain.fr

licences d'entrepreneur de spectacles 1-1072817, 2-1072818, 3-1072819

